

## JAKE

*Ses yeux, écarquillés, terrifiés, me fixent, son corps est pétrifié sous le mien. La chaleur, la poussière, les cris autour de moi rendent toute concentration impossible. Et pourtant, je dois me concentrer. Je cligne des yeux, je bouge pour m'assurer que je le tiens bien, je le pousse dans le gravier poussiéreux qui est sous moi. Je ne suis pas censé être là. Je devrais être à l'abri des regards dans les collines qui m'entourent, dissimulé par les taillis et les rochers. La menace, inconnue, invisible. L'homme que je maintiens prisonnier est maigre et sous-alimenté. Le blanc de ses yeux est jaunâtre.*

*Ce salopard à qui on a lavé le cerveau a descendu deux de mes hommes, et la douleur intense qui me vrille l'épaule me rappelle qu'il a bien failli m'avoir aussi. Je n'aurais pas dû quitter mon poste. J'ai merdé. Le besoin aussi fou qu'égoïste que j'ai ressenti de déchaîner l'enfer sur ces enfoirés a entraîné la mort de deux soldats. Je mériterais d'être à quelques mètres de là, gisant dans la poussière.*

*Sous le fin tissu de son T-shirt sale, son cœur bat à toute vitesse. Je sens les palpitations qui cognent contre ma poitrine malgré mes couches de vêtements et le gilet pare-balles. Mais un éclat mauvais continue de briller dans ses yeux vitreux, alors qu'il marmonne à mon intention une bouillie de mots étrangers.*

*Il prie.*

*Il fait bien.*

*— Rendez-vous en enfer.*

*Je presse la détente et je lui mets une balle dans le crâne.*

Je me redresse d'un bond dans le lit : je suis en sueur, essoufflé, les draps fins collant à chaque centimètre de ma peau avec lesquels ils sont en contact.

— Nom de Dieu ! dis-je dans un souffle, alors que mes yeux s'ajustent à la lumière du petit matin et que je réussis à voir la ligne sombre des toits de Londres depuis ma chambre avec vue panoramique.

Il est six heures. Je le sais sans même regarder le cadran sur ma table de chevet et ce n'est pas seulement le soleil levant qui me le dit. Le réveil qui explose dans ma tête tous les matins à la même heure est à la fois un fardeau et une bénédiction.

Je jette mes jambes hors du lit, j'attrape mon téléphone : pas de messages ni d'appels manqués, cela ne m'étonne pas.

— Bonjour, le monde, dis-je en le reposant avant d'étirer mes bras vers le plafond pour assouplir mes muscles raidés.

Je fais rouler mes épaules vers l'arrière, j'aspire de l'air dans mes poumons que j'expulse lentement par le nez. Je me penche, mets mes avant-bras en appui sur mes genoux pour regarder la ville, repoussant le cauchemar dans un recoin bien caché de mon esprit. Et je respire lentement. Inspiration, expiration, inspiration, expiration. Je ferme les yeux et je remercie le pouvoir que donne la sérénité que l'on s'impose. Je suis passé maître dans cette technique.

Mais voilà que mes muscles se raidissent à nouveau alors que le lit se déplace sous moi. Ma main se glisse aussitôt sous le matelas pour attraper mon VP9 avant même que mon cerveau ne lui en ait donné l'ordre.

Une impulsion.

L'arme vise ma cible (qui s'éveille) avant que mes yeux n'aient pu se poser sur elle.

L'instinct.

Je suis debout, en tenue d'Adam, les bras bien tendus devant moi, le 9 mm bien calé dans mes doigts crispés.

— Mmmmm.

Le doux murmure qui s'échappe atteint mon esprit et j'aperçois, étalé sur mon lit, un ensemble de longs membres nus. Mon cerveau se met à jour et me ramène au bar où j'ai atterri la nuit dernière. Je repose aussitôt le pistolet, à l'instant même où elle ouvre les paupières. Elle sourit, paresseusement, et étire son corps mince et ferme dans un geste lent et calculé qui vise à me faire venir l'eau à la bouche et à faire frémir mon sexe.

Dompage pour elle. Je n'ai qu'une chose en tête. Et ce n'est pas elle.

— Recouche-toi, murmure-t-elle tout en caressant d'un regard lascif le mètre quatre-vingt-quinze de mon corps, alors que, très déçue, elle prend appui sur ses coudes délicats, se tenant le menton d'une main, ses longs doigts tambourinant sur la douce peau de sa joue.

Même scène, autre jour.

Je m'éloigne, sentant mon dos transpercé par les flèches de son regard méchant.

— Désolé, j'ai des choses à faire, dis-je sèchement par-dessus mon épaule sans me donner la peine de la regarder. Je n'ai pas le temps. N'hésite pas à prendre une banane avant de partir.

Je vais dans la salle de bains.

Les baies vitrées qui vont du sol au plafond me donnent une vue à cent quatre-vingts degrés sur la ville, mais tout ce que je vois, c'est mon visage hagard dans le miroir. Je soupire, pose une main sur le lavabo et ouvre le robinet tout en fixant mon piteux reflet. J'ai l'air aussi merdique que je me sens merdique. Foutu Jack Daniel's ! Je frotte de la paume mes mâchoires hérissées de poils et j'entends à ce moment-là : « T'es qu'un salopard ! », suivi par le petit bruit sans équivoque d'une femme qui se glisse dans la salle de bainss.

Je ne peux pas lui donner tort. Je suis un vrai salopard. Un salopard pur jus, raide de haine. J'aimerais que paix et calme prennent possession de moi, mais, dans ma vie, il

n'y a pas de paix. Il suffit que je ferme les yeux pour que je voie leurs visages. Danny. Mike. C'étaient comme des frères. Et même quatre ans après, je me répète qu'ils sont morts à cause de moi.

De ma stupidité, de mon égoïsme. Aucun moyen d'y échapper. Seules des distractions s'offrent à moi. Le travail, la boisson et le sexe : c'est tout ce que j'ai. Et comme je n'ai pas de mission en ce moment, il ne m'en reste que deux.

Je jette un regard las dans le miroir et je la vois qui affiche un air outragé, celui-là même que j'attendais de sa part. Mais il y a aussi du désir. Ses tétons fermes pointent sur ses seins arrogants et elle me dévore de ses yeux furieux. Je tourne la tête sur le côté et j'attends que son regard avide rencontre le mien. Ses lèvres s'entrouvrent. Mon pénis reste mou. Même pas une érection matinale.

— Ferme la porte derrière toi en partant, dis-je sèchement sans lui accorder autre chose qu'un regard froid pour accompagner mon ordre péremptoire.

C'est alors que je comprends : l'intention !

*Nous y sommes*, me dis-je en m'écartant du lavabo et en me redressant.

Elle s'avance vers moi en serrant un poing.

— Connard !

Elle me gifle. Je la laisse faire, je serre les dents, j'attends que la brûlure se calme avant de rouvrir les yeux.

— La porte se trouve par là.

Je tends le bras au-dessus de son épaule.

Nous nous fixons l'un l'autre, comme paralysés, pendant quelques instants : elle, comme étourdie – sans doute se remémore-t-elle nos ébats de la veille –, et moi, impassible, souhaitant plus que tout qu'elle s'en aille vite afin que je puisse entamer ma journée.

— Merci pour l'hospitalité, lâche-t-elle avant de pivoter sur ses talons nus et de sortir d'un pas rageur.

Un instant plus tard, la porte claque si fort que les murs en

vibrent. Je me retourne vers le miroir et j'attrape ma brosse à dents. Je me lave les dents, j'enfile un short et des chaussures de sport et je pars dans la rue.

L'air du matin me fait du bien. Je me dirige vers les parcs. Londres à l'aube résonne de sons calmes, de rares voitures, de chants d'oiseaux, des pas des autres joggeurs sur les trottoirs. Ils ont sur moi l'effet apaisant dont j'ai besoin pour bien commencer ma journée. L'herbe est encore perlée de rosée, et une légère moiteur colle à mon torse nu alors que j'avale rapidement le sentier. Mes jambes commencent à s'engourdir, c'est ce que j'aime.

Je me concentre sur mon but : aller de l'avant, de manière automatique, comme si j'avais fait cet itinéraire des millions de fois. Ce que j'ai probablement fait. Les mêmes visages, surtout de femmes, qui me sourient en me voyant foncer sur elles. Elles redressent le dos et forcent leur respiration à devenir un peu régulière. Qui sait, peut-être qu'aujourd'hui, je vais m'arrêter et dire bonjour ou leur décocher un rapide sourire en les croisant. Mais énorme déception. Ce ne sont que des visages parmi un océan de visages insignifiants, des êtres humains en route. Je les croise, comme furtivement, mon corps s'arrangeant automatiquement pour éviter toute collision.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit s'éclaircit et la sueur purge l'alcool de mon organisme. Mon corps l'évacue alors que je parcours le dernier kilomètre et que mes poumons se mettent à me brûler.

C'est fait.

Je ralentis, puis je m'arrête devant un café Nero en jetant un coup d'œil au ciel.

Je hoche la tête, satisfait : sept heures vingt pile. Je passe la porte, prends une serviette en papier et m'essuie le front en avançant vers le comptoir. Je prends au passage, dans le

réfrigérateur, une bouteille d'eau, je l'ouvre du pouce et je l'engloutis avant même d'arriver devant la serveuse. Elle l'a enregistrée sur sa caisse avant que j'aie le temps de mettre la main dans ma poche pour y prendre un billet.

— Votre café noir se prépare.

Elle a un rapide geste par-dessus son épaule en disant cela.

— Merci.

Je lance la bouteille d'eau vide en direction d'une poubelle au fond du café, où elle atterrit avec beaucoup de précision. Le temps de retourner mes yeux vers la serveuse, mon café est déjà sur le comptoir.

Chaque jour, c'est la même chose : je prends mon café et je sors.

La circulation se densifie alors que je descends Berkeley Street, où j'achète un journal à mon vendeur habituel. Il me le tend, tout sourire, comme j'approche.

— Vous êtes matinal, aujourd'hui, monsieur.

J'opine et je prends le journal en lui glissant une livre avant de parcourir des yeux la une. À l'instant où je vois le gros titre, je sens la colère me parcourir tout le corps :

### *19 MORTS EN TURQUIE APRÈS UNE FUSILLADE VISANT DES TOURISTES*

— Les salopards !

Je ravale ma fureur, ainsi que mon sentiment d'impuissance, et me mets à lire. Les évacuations sont en cours, il est conseillé aux touristes de ne pas se rendre dans le pays. La Turquie vient d'être ajoutée à la liste des lieux à haut risque. Le monde entier, de nos jours, est une zone à risques. Je replie le journal et le jette dans une poubelle qui se trouve sur mon chemin. Je ne sais pas pourquoi je m'inflige cela. Rien ne peut m'en empêcher. Pas en ce moment. On n'a pas besoin de moi. On ne demande pas ma présence. Le carnage en Afghanistan m'a suffi. Les visages de mes camarades,

mes amis, commencent à fissurer le mur de défense que j'ai construit dans ma tête. Des visages heureux. Des visages morts. Je ferme les yeux pour chasser la vision, l'obligeant à disparaître avant qu'elle ne s'incruste. Il me faut courir à nouveau quinze kilomètres.

Je passe sous la douche sans changer la température. L'eau est glacée. Des balles gelées me fusillent de toutes parts, infligeant à mon corps une bonne punition. Cela me fait du bien. Parce que c'est réel. Ma tête part en arrière, le jet atteint mon visage, alors que je passe en revue le travail qui m'attend. Nettoyer mon pistolet... Quatrième fois cette semaine. Consulter mes e-mails. Peut-être appeler Abbie.

Cette dernière tâche est sur ma liste de choses à faire, chaque jour, depuis les quatre dernières années. Je ne l'ai jamais fait. Juste l'appeler. Lui dire que je suis vivant. Cela lui suffira. C'est tout ce que je peux lui donner. Et pourtant, je ne réussis pas à remonter dans le passé. Ma respiration ralentit, ma tête s'affaisse. Coups de feu, explosions, cris.

*E-mails !*

Je me frotte les joues, pour m'éviter de tomber dans la crise d'angoisse, et je saisis le gel douche. Je dois poursuivre le programme de ma journée. Je me lave, me passe une serviette autour de la taille, et j'attrape mes médicaments, j'en avale un tout en marchant dans l'appartement jusqu'aux fenêtres panoramiques où mon bureau est installé, dominant la vue. Je m'installe sur le gros fauteuil en cuir noir, allume mon portable. Pendant qu'il s'ouvre, j'observe la ville au-dessous de moi, appuyé au dossier, plongé dans des pensées silencieuses.

*Il suffit de lui envoyer un SMS.* Pour lui dire que je suis toujours en vie. Je ris, d'un rire triste et silencieux, face à cette pathétique réalité qui est la mienne. Abbie est la seule personne sur cette terre qui se soucie probablement de savoir si je suis mort ou vivant. Ou peut-être que cela lui est devenu

égal. Il n'y a pas que moi. Pas de famille. Pas d'amis. Pas de proches.

Depuis la mort de mes parents sur le vol 103 de Pan Am, je n'ai eu qu'un seul but : la guerre. J'avais sept ans, je ne comprenais pas vraiment ce qui s'était passé, mais je savais qu'il y avait des méchants là-bas et qu'il fallait les arrêter. Le besoin de combattre le mal devint plus dévorant avec l'âge. Ma grand-mère s'est occupée de moi jusqu'à ce que le grand âge l'emporte. Après, il n'y eut plus personne pour se soucier de moi. Je pouvais entrer dans l'armée et faire ma part. Tout ce qui pouvait être utile.

Mes dons pour le tir furent vite remarqués, ce qui me valut d'être sélectionné pour être élève officier et de me voir confier un fusil. Jamais je ne regardais en arrière. Je visais, je tirais, j'atteignais ma cible. Encore et encore, et chaque fois avec un sentiment de satisfaction. Aucune culpabilité, juste de la satisfaction. Parce que cela faisait un salaud de moins dans le monde.

*Ding !*

Le signal d'un e-mail entrant me tire de mes pensées. *Bonjour, ma belle*, me dis-je en voyant son nom sur l'écran. Soudain, j'espère que cela va m'apporter un peu de répit. Cela fait deux semaines que je suis sans mission et je deviens dingue. Deux semaines sans rien d'autre à faire que boire, baiser et me bagarrer pour fuir les mauvais souvenirs qui me hantent.

Comme toujours, le message de Lucinda est simple et direct, ce qui explique sans aucun doute qu'elle soit la seule femme que j'apprécie vraiment. Mais mon sourire s'évanouit lorsque je lis :

*CLIENT : Trevor Logan, magnat des affaires et propriétaire foncier.*

*SUJET : Camille Logan, cadette et seule fille du client.*

*MISSION : Filature.*



*DURÉE : Indéfinie.*

*RÉMUNÉRATION : 100 000 livres par semaine.*

Je m'adosse contre mon fauteuil et croise les doigts devant ma bouche. Cent mille par semaine ! Ça doit être un sacré gibier. Une filature ? Ça fait un bout de temps que je n'ai pas fait ça et je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée maintenant, pour la seule raison que le sujet de la mission est la fille de Trevor Logan, un homme d'affaires sans scrupules qui a piétiné tous ceux qui se dressaient sur son chemin vers la réussite. La presse a parlé de lui, récemment, dans un procès où on l'accusait d'avoir supprimé un actionnaire minoritaire d'une entreprise qu'il venait d'acheter. Bien sûr, il a gagné. Il gagne toujours, et la presse soutient cet enfoiré. C'est un type imbuvable, arrogant, et j'imagine sans mal que sa chère fille est du même tonneau. Lucinda a dû penser à cela.

Elle n'est pas dupe. Elle connaît mon passé. Ses horreurs, tous les petits détails les plus moches. Un travail comme celui-ci demande une surveillance constante. Une filature à cent pour cent. Et pour une femme comme ça ? Pas possible, je finirais par l'étrangler... ou pire. Elle me rappellerait une autre femme du même genre et cela me déclencherait de nouveaux flash-back.

Je coupe court à mes pensées avant qu'elles ne m'échappent.

Non, je ne peux pas faire ça, pas même pour autant d'argent.

— Je commençais à vous apprécier, Lucinda, dis-je à voix basse alors que je lui tape ma réponse.

Elle sait que, sans rien pour m'occuper, je ne vais pas bien. Boire et baiser, même à outrance, ne suffisent pas, au bout de plusieurs semaines sans mission, à me satisfaire. Mais m'envoyer une telle offre est une vraie connerie. Est-ce qu'elle serait en train de se débarrasser de moi ? Je suis sur le point d'envoyer le message lorsque la barre de recherche Google s'allume.

— Merde !

Je tape quelques mots dans le rectangle qui attend qu'on le remplisse.

Je déteste immédiatement ce que je vois. Une femme, dans les vingt-cinq ans peut-être, avec des jambes longues et fines et un sourire dangereusement aguicheur. Cheveux blonds en bataille, avec une tresse faite à la va-vite qui tombe sur l'épaule. Elle boit du champagne, elle est à une garden-party, entourée d'hommes qui la dévorent des yeux.

Bingo ! Ce que je vois, c'est la pire espèce de femme, et, de toute évidence, j'aurais intérêt à ne pas m'approcher d'elle pendant plus longtemps qu'il ne faut pour lui faire sauter la cervelle. Et pourtant, alors que je devrais refermer la fenêtre et revenir à ma réponse à Lucinda qui attend d'être envoyée, je me découvre en train de cliquer sur PLUS D'IMAGES. Je vois défiler des dizaines de photos, elle en train de quitter des clubs, elle à des soirées, elle dans les rues de Londres croulant sous des sacs de shopping. Puis des photos de professionnels, surtout pour des marques de haute couture. Je fronce les sourcils lorsque *Wikipédia* apparaît sur l'écran. Merde ! Elle a une page *Wikipédia* ? Je soupire, mais il n'empêche que je clique sur le lien et que je continue à lire.

**Camille Logan, la plus jeune des enfants de Trevor Logan, est une célèbre jet-setteuse. Née le 29 juin 1991, Camille a étudié la mode au London College, avant d'être brièvement recrutée par Elite Models. Elle habite dans le cœur de Londres et fréquente assidûment les cercles de la haute société. Parmi ses flirts, on a remarqué Sebastian Peters, héritier de Peters Communications. Camille a des mensurations idéales : 1 m 75, 1 m de hauteur d'entrejambe, 85 C de soutien-gorge, 70 cm de tour de taille. Cheveux blonds, yeux bleus. Après une rupture difficile avec Peters l'an dernier, elle s'est fait admettre à la Priory Clinic pour guérir d'une addiction à la cocaïne. Elle a depuis repris sa carrière de mannequin, en particulier pour des marques comme Lagerfeld, Gucci et Boss.**

Je me renverse dans mon fauteuil. Je suis atterré. « Ils fournissent ses mensurations ! » Mon esprit refuse d'y croire. Je reviens à mon portable.

*C'est un non, même pour un million. Et ce n'est pas négociable.*

Je n'ajoute pas *merci*. Lucinda a dû perdre la boule. Sur ce, je ferme mon portable d'un geste sec.

Je fais tourner le liquide ambré dans le verre en observant le léger tourbillon qui fait un dépôt contre les parois. Combien en ai-je descendu ce soir ? Dix ? Onze ? Je prends une inspiration et je le bois cul sec avant de reposer le verre vide sur le comptoir. Le barman me le remplit aussitôt, je le remercie d'un mouvement de la tête en appuyant mes coudes sur le zinc. Je suis conscient des coups d'œil que me jettent les femmes, chacune d'entre elles voulant que je lève les yeux pour qu'elles attrapent mon regard. Mais si je donne à l'une ou l'autre un moindre signe d'attention, la nuit se terminera comme la plupart d'entre elles depuis quelque temps : au lit, au revoir et une rebuffade. Non, ce soir, juste un verre. Juste un verre.

Je me frotte vigoureusement les yeux. Sans rien pour me distraire l'esprit, que ce soit une mission ou une femme, le combat que je mène pour empêcher ma tête de revenir vers le passé et ses lieux si obscurs est une lutte sans pareille. Des visages commencent à se dessiner dans mon esprit, des visages qui me hantent quotidiennement. Des explosions me secouent le cerveau, et mon cœur se met à battre à toute vitesse.

— Nom de Dieu ! dis-je en soupirant.

Je lève les yeux et je vois une femme qui bat des cils dans ma direction au bout du bar. Elle m'offre un répit dans ma torture et je vais le saisir, mais, alors que je me lève de mon tabouret pour m'avancer, un fracas de verre brisé retentit. Mon cœur me monte à la gorge, mon esprit se lance

frénétiquement dans des scènes familiales. Des fenêtres qui explosent, des déflagrations qui viennent du camp ennemi, des hurlements de peur. J'essaie de me calmer, mes yeux partent dans toutes les directions du bar pour essayer de me rappeler où je me trouve. Le barman pousse un juron et je le vois qui fixe un tas de verre en miettes à ses pieds.

— Salut, beau gosse.

Je jette un regard de côté et je découvre la femme du bout du bar qui me décoche un sourire charmeur. L'idée que je pourrais l'attraper, la traîner jusqu'à mon appartement et la baiser à en perdre le souffle ne me vient pas comme elle aurait dû.

Je ne vois pas son visage. Je ne vois que mon passé. Ça ne va pas marcher.

Je cherche mes pilules dans la poche intérieure de ma veste, je sors le tube que j'ouvre en sortant du bar. Il me faut quelque chose sur quoi focaliser mon attention et il me le faut rapidement. Les flash-back se font de plus en plus fréquents, et les médicaments, de moins en moins efficaces.

Si je continue comme ça, je vais me retrouver dans la chambre de Camille Logan à la Priory Clinic. De retour là où j'étais il y a quatre ans, perdu, gâché, avec rien d'autre à faire qu'à me torturer et à revivre mes cauchemars. Ils ne me laisseront jamais en paix, mais je peux les limiter. Il faut juste que je mette de côté mon foutoir personnel et que je voie Camille Logan pour ce qu'elle est : un boulot. Une mission sur laquelle me concentrer. C'est ça. C'est la seule solution.

Je sors mon téléphone et j'appelle ma planche de salut.

— Je m'apprêtais à vous appeler, me dit Lucinda en guise de salutation.

— La mission Logan. Je la prends. Je me fous du client. Une femme, un gosse, un singe. Il faut juste que je travaille. Tout plutôt que ce que je vis là.

— Bien, répond-elle simplement, montrant qu'il n'y a là

rien d'important. Je suis contente que vous m'épargniez la peine de vous mettre un coup de pied au cul.

Mon cœur se calme un tout petit peu.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse.

— Où êtes-vous ?

— À Chelsea. Dans un bar. J'en sors.

— Avec ?

— Personne.

Elle rit, mais ne me croit pas.

— Dormez bien, Jake. Et soyez à la Logan Tower demain à quinze heures. Cent mille livres seront virées sur votre compte dans la matinée.

Elle raccroche et je rentre chez moi, mon esprit fixé sur le travail qui m'attend et rien d'autre. Je suis le meilleur dans la société de surveillance pour laquelle je travaille. Je ne suis pas en train de me faire mousser. C'est un fait, un point, c'est tout. Vous voulez protéger quelqu'un ? Vous faites appel à moi. Je suis clean et j'entends bien le rester. Je me consacre à fond à ce que je fais.